

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 32 (1944)

Heft: 670

Artikel: Simple question

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-265277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Simple question

L'appel lancé à ses « chers concitoyens » par le Comité d'action pour la réorganisation des C. F. F., à Genève (case postale Rive 131) contient cette phrase, imprimée en grosses lettres noires : CELUI QUI PAIE A VOIX AU CHAPITRE.

Pouvons-nous demander si les femmes, elles aussi, qui paient, ont voix au chapitre ?...

L'Alliance à Zurich

(Suite de la 1^e page)

Nos lecteurs savent combien se préoccupent certaines de nos organisations féminines des suites pour les femmes de la démobilisation générale, et comment elles craignent le chômage qui en résultera pour ces femmes, privées du travail qu'elles ont pu accomplir parce qu'elles devront laisser leur place aux hommes. Aussi comprendra-t-on que l'exposé que devait faire M. Ikké, l'un des collaborateurs du Dr. Zipfel en matière de possibilités d'occasions de travail, fut attendu avec impatience. Il ne nous est toutefois pas possible de dire que cet exposé nous ait donné entièrement satisfaction : certes, nous avons apprécié la déclaration qu'enlevé du travail aux femmes pour le donner aux hommes est une recette trop facile pour être bonne ! mais nous avons trouvé que toutes les « possibilités de travail » énumérées par le conférencier ne portaient que sur un lointain avenir et non pas sur les menaçantes nécessités de l'heure. Expliquons-nous : lorsque l'on a parlé d'occasion de travail pour les hommes, l'on a cité des travaux immédiats (chantiers, routes, canalisations, constructions, bâtiments, cultures, etc.), alors que ce que l'on nous offre sera parfait pour nos nièces et petites-nièces si elles s'y préparent professionnellement longtemps à l'avance : édification de nouveaux logements qui tiendront compte des exigences actuelles ? bien, mais où sont en nombre nos femmes architectes et entrepreneurs de bâtiments ? Rénovation et assainissement de l'hôtellerie, exportation ? fort bien, mais où sont en nombre nos femmes d'affaires, nos chefs d'entreprise, nos directrices d'établissements ? Recherches scientifiques ? mieux encore, mais où sont en nombre nos chimistes et nos ingénieurs ?... et ainsi de suite. Certes ces suggestions sont précieuses pour la génération qui monte, mais nous pensons, nous, à l'heure présente et aux femmes que talonnera le besoin immédiat de ga-



Publications reçues

Trois ans d'internement. Récit d'une réfugiée. Édité par le Comité genevois d'aide aux Réfugiés, 37, quai Wilson, Genève.

Cette mince brochure contient un monde de détresse. Malgré l'extrême discréption de l'auteur, on reste attristé en réalisant ce que des êtres pensants ont osé infliger à leurs semblables. Présentée avec simplicité, en vingt-quatre petits tableaux, la tragique aventure, qui dura trois ans consécutifs, commence le jour où la police vint arrêter la famille B... Une heure pour se préparer. On ne doit prendre que ce qu'on peut pour soi-même, y compris de la nourriture pour 4 jours : « Vous ne reviendrez plus jamais ». Les questions restent sans réponse.

Le camion part avec sa charge humaine. Mme

B. et ses deux filles sont internées dans un camp où 12.000 malheureux luttent désespérément pour conserver la vie, et si possible la raison. Epidémie et dysenterie. Chaque matin le camion vient chercher la moisson de la mort. Une seule clarté luit dans ces ténèbres : une foi religieuse inébranlable. Un seul adoucissement est apporté à ces inexprimables souffrances : les secours que s'efforcent de répandre la Croix-Rouge suisse, les Quakers, l'Assistance protestante de France. Des livres apparaissent, ainsi que des instruments de musique, de quoi oublier un moment l'enfer ordonné par les hommes. Deux ans s'écoulent, partagés entre la résignation et la terreur. Puis Mme B... et sa fille — l'autre a été déportée — obtiennent leur libération provisoire et sont hospitalisées dans un home pour réfugiés : « Quatorze jours de joie ». Mais des bruits inquiétants circulent. Il faut fuir pour échapper au pire. Existence errante jusqu'à ce que les fugitives parviennent à franchir la frontière : « du pays tant désiré ! Camp d'accueil, camp d'internement, mais combien différents de l'autre. Mme B. arrête ses notes au moment où elle est rendue à la vie normale, grâce à la famille d'un pasteur qui lui fait place à son foyer.

Ce rapport, où jamais la dignité chrétienne ne se trouve en défaut, constitue un document de haut intérêt.

R. G.

John MOORE : *La route droite*, Trad. de l'anglais par Hélène Breuleux. Edit. Jeheber S. A., Genève.

A travers l'espace aérien en feu, sur la terre dévastée par la guerre, la route droite tire sa ligne sans défaut. C'est en la suivant qu'on atteint l'oasis de paix intérieure, le « pays du

bonheur » auquel appartient Tessa, la jeune conductrice d'ambulance, bientôt fiancée à un pilote de guerre, Anthony. Entre ces deux êtres de devoir naît un sentiment très pur, très beau.

Nous sommes en 1940, à l'époque de la tragédie de Dunkerque. Les deux héros principaux de l'histoire se détachent d'une foule de personnes où domine l'élément militaire. En proie à la même angoisse, aux prises avec les mêmes cruelles nécessités, ces personnages, un peu fantomatiques parce que vus à travers de ce qui nous fut épargné, agissent et s'agitent avec des réactions diverses. Des héros à jamais inconnus, des hommes de douleur, des enfants qui ne connaissent pas la jeunesse. Le pire, c'est ce qu'on lit entre les lignes : la peur de la peur qui fait sauver ou attaquer. On la combat sans répit, à coups de blague ou par effort spirituel, selon les caractères. Tessa n'est que conductrice d'ambulances. Elle apprend à faire des piqûres de morphine, dans les ruines d'une fabrique incendiée, écroulée, sur les occupants. « Vous avez peut-être sauvé la vie à quelques-uns de ces malheureux, dit le médecin militaire, vous avez certainement aidé les autres à mourir sans trop de souffrances. Pensez à cela si vous vous sentez mal, ou si les événements vous accablent ». Viatique aussi singulier qu'il est efficace !

Mais l'amour, dans sa forme exclusive et noble, survole la guerre afin que continue la vie. La route droite doit aboutir à sa réalisation idéale. Il faut louer la traductrice d'avoir su donner à chaque épisode le ton voulu, dans un récit très touffu, où facilement l'attention se perd. Ce livre intéressera surtout, croyons-nous, les jeunes hommes et les jeunes femmes qui font face à la guerre.

R. G.

gner leur vie — et aussi, ajoutons-le, qui ne seront pas uniquement des intellectuelles. Il est vrai que pour assurer du travail à toutes, le petit couplet habituel n'a pas manqué sur les professions ménagères où les femmes devront rentrer en masse ! Toutefois, il faut noter que le Conseil Fédéral, repandant enfin songé à nous, et qui son rapport aux Chambres de mai dernier contient à notre égard un paragraphe fort instructif, dont notre prochain numéro donnera le texte avec nos commentaires ; il faut noter aussi que M. Ikké nous assure que toutes les suggestions de notre part seront les bienvenues. Enfin, Mme Jeannet, chargée d'exposer à l'Assemblée le point de vue féminin sur ce problème, a apporté les réponses des huit femmes journalistes romandes auxquelles elle s'était adressée : les enquêtes sont à la mode, nous le savons, mais lorsqu'elles touchent à des sujets importants, elles ont à notre avis défié, étant forcément brèves, de ne pas toujours atteindre le vif du sujet. Notre nouvelle présidente a ensuite présenté avec verve et éloquence ses propres opinions : nous y reviendrons en même temps qu'un rapport du Conseil Fédéral.

* * *

Presque toutes les Sociétés affiliées à l'Alliance avaient, nous a dit Mme Nef, demandé que le sujet à traiter dans cette Assemblée fût celui de l'après-guerre et des responsabilités qui en découlent pour nous. Ce qui nous a valu le plaisir le dimanche matin de voir et d'entendre M. Muggli, dont il a été

récemment question dans nos colonnes. Temérairement de chef, clair et précis autant que soucieux de justice sociale, le directeur de la Section de rationnement n'a malheureusement pas pu nous apporter encore les projets du Conseil Fédéral, qu'avec nombre de grands frères réclamaient notre précédent numéro ; mais il nous a donné tout au moins d'intéressants détails sur la situation actuelle, et la responsabilité qui incombe à chacun. Car la fin de la guerre, si proche qu'elle puisse paraître à certains, n'est pas synonyme de la fin du rationnement, loin de là, ce rationnement qui a fait surgir tant de problèmes, dont le moindre n'est pas celui d'une répartition conforme, non pas à l'égalité, mais à la justice sociale. Et c'est pour tâcher de contribuer à cette justice que notre système de rationnement autorise l'échange des coupons qui interdisent presque tous les autres pays, et qui, cependant, permet à chacun de donner à plus malheureux de son superflu. Les plus malheureux, ce n'est pas nous, nous le savons, chez nous qu'on les trouve, mais bien dans les populations affamées d'autres pays, comme celles auxquelles on nous demandera sans doute de céder tous les mois cent grammes de notre ration de pain, comme celles encore auxquelles ont été destinés les 14 millions de coupons récoltés par la Croix-Rouge, soit la valeur d'un demi-kilogramme de denrées alimentaires par personne. Car il faut compter environ 30 millions — certains disent même 50 millions ! — de fugitifs et de déportés, qui manquent déjà, qui manqueront encore longtemps

de tout, et non seulement d'aliments, mais encore des ustensiles les plus indispensables pour les préparer... Faut-il s'étonner si devant l'énoncé de tant de misères — et quand bien même, nous pensons avec M. Muggli que nous ne pouvons pas vraiment les réaliser parce que nous n'avons pas suffisamment l'Assemblée ait voté à l'unanimité la double résolution suivante :

Les femmes de l'Alliance nationale de sociétés féminines suisses, réunies à Zurich pour leur assemblée générale annuelle, après avoir entendu l'exposé du problème de l'aide à apporter dans les années d'après-guerre aux populations affamées, prirent instantanément le Conseil Fédéral de hâter ses travaux à ce sujet et de faire connaître ses plans aussitôt que possible.

Au peuple suisse tout entier, aux femmes suisses en particulier, elles demandent de collaborer avec enthousiasme à cette action de secours, par reconnaissance pour leur situation privilégiée et selon leurs possibilités individuelles.

Mais nourrir des affamés n'est pas tout si cela est déjà beaucoup, et l'après-guerre pose bien d'autres problèmes encore. A dessein

LA RÉSIDENCE Florissant 11 GENÈVE
Tél. 413.88 (8 lignes)
Hôtel-Restaurant Bar
Grands et petits salons pour réceptions
160 lits **50 salles de bains**
Téléphone dans toutes les chambres
Deux tennis - Parc pour autos - Arrangements p. familles
G. E. LUSSY, Dir.

et saufs, de respirer un jour encore l'air de la liberté, alors que le chaos règne autour de nous...

Nous trouvons tout naturel ce calme de notre maison et comme des enfants ingrats nous murmurons sans cesse contre les restrictions, les cartes :

— Les cartes, encore un splendide cadeau ! Depuis 58 mois de guerre, elles nous permettent d'obtenir intégralement ce qu'elles indiquent, sans l'obligation de faire la queue des heures devant les magasins...

— Les mobilisations qui appauvrisent les familles, l'industrie, le pays, encore un « cadeau », diriez-vous ironiquement.

— Eh oui ! car par celui-ci nous jouissons de tous les autres... Nous passons à côté de la guerre chaque jour plus cruelle ; elle s'approche de nous ; elle a beaucoup à nous enseigner.

Apprenons ou plutôt réapprenons à nous émerveiller, à voir, à sentir, à jouir de tout ce que nous recevons à nouveau au début de chaque journée et de dire : Merci.

Merci pour la vie qui, tout à nouveau, chaque matin, nous est dispensée comme un présent ; ainsi que les membres de la famille, la maison, les champs, le bureau, l'atelier, la liberté...

En écoutant celles qui travaillent

Notre nouveau frère Servir — auquel nous sommes heureuses de souhaiter une chaude bienvenue — consacre un reportage d'Alize Rivaz à une profession féminine bien humble, bien prévisible, et de plus en plus indispensable : celle de femme de ménage. En voici quelques extraits que nous regrettons d'avoir dû tronquer :

— Un aspirateur à poussière, voilà ce qu'on

MATURITES
BACC. POLY.
LANGUES MODERNES
COMMERCE
ADMINISTRATION
Ecole LÉMANIA
LAUSANNE

33 professeurs
métiers et œuvres
programmes individuels
gain de temps



Glané dans la presse...

De la grâce

D'une collaboratrice de la Coopération (Bâle), qui signe du prénom évocateur de Juliette, ce charmant croquis, rappelant des visions de l'été enfui.

La grâce « plus belle encore que la beauté » fait recette.

Il n'est plus nécessaire, pour plaire, d'être jolie. Regardez autour de vous : la ligne, l'attitude, l'harmonie des gestes sont prisées mieux qu'un visage régulier et des traits parfaits.

Quelques âmes chagrines jugent sévèrement les allures des jeunes filles d'aujourd'hui. Elles leur reprochent précisément ce qui fait leur grâce : cette aisance des mouvements acquis par la gymnastique et le sport. Elles en veulent aussi à leurs blouses légères, à leurs robes fleuries, à leurs mollets nus et bronzés, à leurs sandales à lanières.

Une dame se récriait, dernièrement, à la vue d'ortolans qui, cependant, étaient charmants.

Quand j'entends, les matins d'été, le tap-tap des chaussures de celles qui vont au travail, je

Nos cadeaux

Celle de nos collaboratrices qui signe Lisette écrit joyeusement dans la Lutte syndicale :

Parler de cadeaux maintenant, alors que Noël et le Nouvel-An sont encore si loin de nous, que Pâques, avec ses œufs multicolores, ne sont qu'un souvenir, est une dérisio...

Pas tant que cela. Il y a des anniversaires tout au cours de l'année et le plus déshérité est rarement oublié.

Moi, dites-vous, je ne reçois jamais de cadeau, ni d'Eve, ni d'Adam, et je suis dispensé de dire merci...

— Ingrat que vous êtes ! Des cadeaux, il vous en pleut et vous ne savez pas les voir. Ne voyez-vous pas que dans notre pays divinement protégé, chaque matin vous apporte plus de cadeaux que vous ne pourriez en énumérer, pour lesquels des mercis ne pourraient se compter ?

Chaque matin vous redonnez avec la lumière la joie de vivre dans la paix. Vous retrouvez les vôtres vivants, votre maison intacte ; votre travail vous attend. Le métallurgiste retrouve ses machines ; l'horloger son établi, ses outils de bon travail. Le maçon, lui aussi, a du travail, ainsi que le charpentier, l'ébéniste, le cordonnier, le tailleur, le cantonnier, etc. Le commerçant vend tout ce qu'il peut et l'agriculteur surcharge de travail ne connaît pas la ménée de ses produits. L'intellectuel, l'artiste non plus, ne savent pas voir leur honneur. Chaque matin ils retrouvent leurs livres, leurs tableaux, leurs sculptures, la plume, le pinceau et les couleurs, le ciseau et le maillet... Tout est là, chaque matin, pour tous. Et nos prés, nos bois, nos belles forêts, nos montagnes, nos lacs, nos cascades et rivières. Les postes, chemins de fer, bateaux, cars postaux fonctionnent régulièrement. Les journées et la radio nous apportent librement les nouvelles du pays, de l'étranger. Du pays, rien de sensationnel ; de l'extérieur, des communiqués bouleversants...

Que de cadeaux reçus chaque matin, pour lesquels nous devrions nous émerveiller à l'heure de chaque nouvelle journée, flétrir les genoux, remercier la Providence pour tant de magnificence. Réalisons-nous bien, nous Suisses, ce que c'est que de voir la lumière une fois de plus dans le calme, de se retrouver au milieu des siens, sains et saufs, de respirer un jour encore l'air de la liberté, alors que le chaos règne autour de nous...

Nous trouvons tout naturel ce calme de notre maison et comme des enfants ingrats nous murmurons sans cesse contre les restrictions, les cartes :

— Les cartes, encore un splendide cadeau ! Depuis 58 mois de guerre, elles nous permettent d'obtenir intégralement ce qu'elles indiquent, sans l'obligation de faire la queue des heures devant les magasins...

— Les mobilisations qui appauvrisent les familles, l'industrie, le pays, encore un « cadeau », diriez-vous ironiquement.

— Eh oui ! car par celui-ci nous jouissons de tous les autres... Nous passons à côté de la guerre chaque jour plus cruelle ; elle s'approche de nous ; elle a beaucoup à nous enseigner.